

Pour ou contre la couleur

Le Moyen Âge fut un des apogées du chromatisme. La couleur était si présente que des lois furent édictées pour en réguler l'usage : **Charlemagne** (vers 800) obligea par exemple les paysans à porter du gris ou du noir. Elle n'en fut pas moins un objet de controverse théologique et esthétique. Deux abbés contemporains, parmi les grands noms de la chrétienté médiévale, illustrent cette opposition : **Suger** de Saint-Denis et **Bernard** de Clairvaux (vers 1150). Pour le premier, qui fut régent du royaume de France, la couleur est à la fois matière et lumière, elle est donc un moyen de transition entre notre monde et le divin. Pour le second, à la tête du puissant ordre cistercien (dont Vaucelles est un centre), la couleur n'est que matière, et encore une matière opaque : *color* (« couleur ») est désigné comme *spissus* (« épais »), *turbidus* (« trouble »), *surdus* (sourd), *caecus* (aveugle). On est bien loin de l'étymologie couramment acceptée (à l'époque !) de *color* comme descendant de *calor*, la chaleur.

Si les positions du Cistercien sont minoritaires au Moyen Âge, M. **Pastoureau** a montré comment à la Renaissance, on assiste au passage à un monde « en noir et blanc » : la polychromie disparaît des façades et structures des églises (aujourd'hui encore, on les voit blanches), les vitraux deviennent translucides, la Réforme protestante multiplie les plaidoyers chromophobes, l'imprimerie et la gravure ouvrent l'époque du livre sans couleur, et le noir devient une couleur prisée des garde-robes... Quant aux tableaux, de plus en plus nombreux, ils enferment la couleur dans un objet nouveau, une frontière inédite : le cadre.

En art, la question de savoir ce qui de la forme ou de la couleur doit primer dans la représentation du monde traverse tout l'Ancien Régime : **Venise, Titien, Rubens, Delacroix** s'opposent à **Florence, Michel-Ange, Poussin** et **Ingres**, pour lesquels la couleur est accessoire. Ces controverses agitent l'opinion des amateurs et ont des incidences sur le marché de l'art. On les retrouve en architecture et en urbanisme. Le classicisme donne la priorité au dessin de la façade et au marbre (qui évoque l'Antiquité, et dont la blancheur contraste avec le sombre des quartiers populaires).

Le *Traité des couleurs* (1810) du poète et théoricien allemand **Goethe** a exercé une grande influence sur l'art des XIXe et XXe siècles : pour le philosophe romantique de Weimar, la couleur n'est pas une affaire de physique ou d'optique. La couleur est une sensation, qui a en outre un effet moral, psychologique, sur l'âme humaine. Ainsi, le jaune correspond à « lumière, clarté, force, chaleur, proximité, élan », il est « prestigieux et noble ». Le bleu, en revanche, renvoie à « dépouillement, ombre, obscurité, faiblesse, éloignement, attirance », il « nous donne une sensation de froid ». Après avoir influencé **Turner**, cette approche est précurseur des conceptions spirituelles de la couleur développées **Mondrian** ou **Kandisky** – premiers jalons de l'abstraction. En architecture, à partir du XXe siècle – **De Stijl**, le **Bauhaus** – la couleur est perçue comme un moyen (pertinent ou non) de nier l'espace : par les effets d'optique, la couleur peut modifier des perspectives.

Le XXe siècle est peut-être un nouvel apogée de la couleur. Et on peut penser que c'est entre autres dû à une nouveauté : alors que durant plusieurs millénaires, *la couleur a coûté très cher*, elle est maintenant bon marché. Dans le domaine du vêtement : après 1880, les teintures artificielles permettent aux classes moyennes et dominées de se vêtir de couleur, et la couleur, auparavant très « chic », devient « criarde », « vulgaire » - le bourgeois adopte un costume

sobre, pâle, foncé (le « costard » du cadre). En peinture : les expériences d'après-guerre autour du monochrome sont facilitées par la commercialisation en 1953 des émulsions acryliques. Dans le domaine du livre (reliure, gravure, impression), les éditions populaires multiplient les effets de couleur, tandis que les éditions « de bonne littérature » (cf la « **Blanche** » de Gallimard) s'en tiennent à un bi-chromatisme de bon aloi. La photo en couleur, explorée dès la fin du XIXe siècle, est « vulgarisée » par la diapositive dans les années 1930-1940. « Vous trouverez bientôt tout-à-fait naturel de voir la vie avec ses couleurs envahir vos écrans... », déclare le ministre Georges **Gorse** lors de l'inauguration de la télévision en couleurs en 1967.

Comme à l'époque de l'héraldique, la multiplication des identités visuelles factices – maillots des équipes sportives, couleurs des partis politiques, logos des collectivités... - contribue à la saturation du monde par la couleur. Mais les phénomènes les plus présents ne sont pas toujours les plus explorés, et le lexique de la couleur est encore confidentiel : combien de personnes savent faire la différence entre un bleu roi, un bleu gendarme, un bleu de Delft, un bleu **Klein** et un bleu outre-mer ? L'auteur de ce texte, qui est de sa génération, ne sait pas.